

## Christiane RAYNAUD, « À la hache », histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)

Hervé Martin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1437>

ISBN : 978-2-7535-1490-4

ISSN : 2108-6443

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2003

Pagination : 241-244

ISBN : 978-2-86847-874-0

ISSN : 0399-0826

### Référence électronique

Hervé Martin, « Christiane RAYNAUD, « À la hache », histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-2 | 2003, mis en ligne le 20 juillet 2005, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1437>

---

comme l'auteur lui-même nous en avertissait en introduction. L'exposé reste très pertinent, mais après les sommets des précédents chapitres, on souhaiterait, par gourmandise, plus d'approfondissements. La sensibilité de Ph. Depreux aux aspects culturels nous y ramène au chapitre VII (« Culture et communication »), notamment sur les fêtes et spectacles, les chants et épopées, les langues et les traductions. Enfin, les chapitres VIII (« Pouvoir et autorité ») et IX (« Ordre et désordre ») constituent un dernier ensemble, d'orientation plus « politique ».

Une brève recension ne permet certes pas de rendre compte de la substance d'un livre aussi riche qui, redisons-le, demande au préalable une connaissance déjà approfondie et diversifiée du haut Moyen Âge : l'exposé ne cesse de naviguer d'un bout à l'autre du cadre historique et géographique. De ce fait, le lecteur même initié regrettera de n'être pas plus aidé dans sa lecture, et le manque d'un index se fait cruellement sentir. D'autant que la thématique adoptée, volontairement innovante, amène des regroupements déroutants et des chapitres malgré tout hétérogènes. La sépulture des défunts s'intègre malaisément dans un chapitre II consacré aux conditions de vie ; à l'inverse, l'exposé sur les marchands est éclaté entre le chapitre II et la fin du chapitre IV. Plus ponctuellement, l'étudiant peu familiarisé avec le vieil anglais pourrait souhaiter en note une traduction littérale des vers fort judicieusement insérés page 159.

De fait, le lecteur a d'emblée le sentiment d'avoir entre les mains non pas un manuel, mais une synthèse de haute qualité ; et lorsqu'il se voit, par moments, ramené aux perspectives plus utilitaires des concours, il se prend à regretter que ce livre déjà très dense ne fût deux fois plus gros. Mais tel qu'il se présente, le livre de Philippe Depreux, brillant, foisonnant, élitiste aussi, constitue sur la question le livre du maître, plutôt que celui du néophyte. Il constitue aussi une synthèse actualisée, appelée à prendre une place durable parmi les ouvrages de référence sur le haut Moyen Âge.

Jean-Pierre DELUMEAU

RAYNAUD, Christiane, « À la hache », *histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Le Léopard d'or, 2002, 700 p.

Christiane Raynaud, bien connue par différents travaux, dont *La violence au Moyen Âge* (Paris, 1990) et le très précieux *Commentaire de document figuré en histoire médiévale* (Paris, 1997), s'est attaquée à cet objet central que fut la hache dans la *praxis* et dans l'imaginaire des Français entre 1200 et 1500. Elle a mené à bien son entreprise avec l'ardeur d'un moine défricheur de la haute époque et avec l'abnégation d'un convers cistercien. Rude tâche que de recenser les différents usages, les mille et une utilisations, les innombrables occurrences et les multiples sens de la bonne vieille cognée, chère aux manants, aux défricheurs, aux jouteurs et aux combattants, dont le Grand Ferré et Du Guesclin ! On ne pouvait rêver prolongement plus logique à *La violence au Moyen Âge* et mise en œuvre plus judicieuse des conseils prodigués dans le manuel précité, que la mise sur le pavoi de cet outil précieux entre tous, susceptible de se transformer, le cas échéant, en une arme des plus redoutables. Au service de cette entreprise ambitieuse, qui se donne pour horizon ultime d'essayer d'évaluer le nombre de haches « civiles » et « militaires » en usage dans la France des Valois, Christiane Raynaud déploie une érudition stupéfiante, pour ne pas dire confondante. À preuves, la copieuse liste des manuscrits consultés en France et à

l'étranger, l'opulente bibliographie dite « indicative », judicieusement classée par thème, et, dans le corps du texte, un somptueux inventaire lexical (p. 18 et suiv.), qui fait toute leur place aux variantes régionales. Le latin *ascia*, qui donne couramment *aisse*, engendre *ayssa*, *aysia* en Provence, *ayso*, *aysia* ou *ayses* en Lyonnais, et *aysements* ou *asse* en Forez, etc. Un sort est fait à *cognée* et à *doloire*, sans oublier *besaigüe*, du latin *ascia bisacuta*. À l'orée du deuxième chapitre, consacré à « l'outil agricole et domestique », la recension des sources (censiers, terriers, inventaires, testaments) est très minutieuse. Les derniers chapitres ne sont pas en reste, en particulier le neuvième, consacré à la symbolique de la hache. On pourra se reporter, par exemple, à la somptueuse note 261 de la page 623, destinée à illustrer la place de la hache dans les récits en images de la Passion. L'auteur fournit une imposante litanie de références, en sortant du cadre français, trop étriqué pour un sujet aussi universel. Tout au long de l'ouvrage, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'ampleur de l'enquête ou de la richesse de la collecte. Aux pages 324 et 325, les notes consacrées à la hache de jet et à la francisque apportent une foule de précisions techniques, qui devraient combler d'aise les romanciers et les cinéastes confrontés à la matière féodale et chevaleresque. Les soixante-dix-sept pages consacrées au jeu de la hache, au chapitre VIII, nourriront abondamment l'imaginaire des amateurs de joutes et de tournois. Saluons donc sans réticence l'immense érudition et le sens du concret (comment se procurer une hache ? à quel prix ? comment l'entretenir ?...) de Christine Raynaud. Avec le pittoresque en moins, l'historienne semble poursuivre la même ambition que Flaubert : accumuler des objets, parvenir à des évocations compactes, en une « dépense démesurée de la description et du narratif », destinée « à faire voir la simple évidence des choses » (Pierre Campion, *La réalité du réel*, Rennes, PUR, 2003).

Cette pratique, ambitieuse sous des apparences modestes, puisqu'il s'agit tout simplement de restituer « la continuité du monde des objets », a inévitablement son revers, sous la forme d'énumérations fastidieuses (le tonnelier de A à Z, ses outils, ses gestes, son langage, puis le sabotier, le tourneur, etc.) et de bains linguistiques prolongés (page 114, sur le *menu bois* et le bûcheronnage ; p. 340, sur *baille*, *palis*, *plessis*). Le lecteur ne peut s'empêcher de penser qu'une partie de cette information aurait pu être ramenée à des tableaux, ce qui aurait permis d'éviter bien des énumérations et de poser plus nettement les problèmes. Cependant, les réticences que l'on pourrait nourrir envers un penchant excessif à la description, et aussi à la narration, dans les chapitres V et VI, consacrés à la hache de guerre, sont vite balayées par de passionnantes analyses typographiques, où Christiane Raynaud donne toute la mesure de son talent. Les développements consacrés à l'Arche de Noé, au Temple de Jérusalem et à Joseph le charpentier nous paraissent tout à fait remarquables et viennent enrichir le dossier de la célébration du travail manuel au bas Moyen Âge.

Le principal problème posé par ce travail foisonnant réside dans le fait que le sujet ne présente pas et ne peut présenter de limites nettes. Il suffit de se reporter aux illustrations pour le constater : la hache ne constitue le seul outil sur aucun chantier, pas plus qu'elle n'est la seule arme utilisée sur aucun champ de bataille. Plus grave, la hache appelle le bois, qui renvoie aux métiers du bois, eux-mêmes insérés dans des entreprises de construction plus larges. Que l'on construise un pont (ill. 13) ou un monastère (ill. 10), ou que l'on relève une ville comme celle de Belges en Hainaut, il est évident que les manieurs de cognée ne sont pas les seuls concernés, même si leur rôle est capital. Cette remarque vaut aussi pour les scènes de guerre, où les virtuoses de la lance et de l'épée sont au moins aussi en vue que les adeptes de la hache d'armes. Sans faire à l'auteur

une mesquine querelle de bornage, on est parfois un peu agacé par des dépassements de frontière répétés, aggravés par des digressions (ainsi sur la chasse, p. 584 et suiv.) et par un souci permanent de remonter aux origines. Est-il nécessaire de commencer un développement sur l'exploitation du bois par cette remarque : « À Rome, les besoins en bois sont considérables » (p. 112)? À certains moments, le lecteur en vient à penser qu'il eût mieux valu se livrer à une analyse synchronique, sur l'outillage détenu par les travailleurs ou sur le travail du bois à une époque donnée. À trop s'étirer dans la diachronie et à se consacrer à un seul objet, l'analyse sérielle peut devenir un leurre.

Le chapitre IX, intitulé « Rites, symboles et imaginaire de la hache », est très attendu et répond pleinement à l'attente, même si le propos est trop énumératif et si certaines explications tardent à venir (ainsi à propos du lien entre la hache et la Résurrection du Christ, explicité seulement p. 608-609). On peut aussi regretter que l'auteur n'ait pas songé à regrouper dans un tableau la forêt de correspondances suscitée par « la hache civilisatrice et protectrice », par « l'arme de mort », par l'instrument de supplice et de rédemption, et par l'indispensable attribut des preux, des martyrs et des saints bâtisseurs. Dans le champ discursif et iconographique, la hache ne peut être qu'ambivalente, puisqu'elle appelle à la fois la vie et la mort, la civilisation et la sauvagerie. En tous domaines, c'est un symbole à double tranchant, si l'on peut risquer ce jeu de mots. En ramenant à l'essentiel la prodigieuse moisson d'informations collectée par l'auteur, on peut estimer que la symbolique de la hache est luxuriante parce que cet instrument concerne les trois fonctions « duméziliennes » : le pouvoir et la justice, en tant que symbole d'autorité et comme attribut du bourreau; la guerre, pour des raisons trop évidentes; enfin la production des biens par les paysans, les moines défricheurs et les artisans. La hache renvoie ainsi aux structures profondes de la société et de l'imaginaire du Moyen Âge. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la voir étroitement associée au Christ, en tant qu'apprenti, fils de charpentier, en tant que victime innocente, et en tant que Juge des derniers temps, chargé d'abattre les arbres stériles. De façon encore plus étroite, la hache est associée à la résurrection du Fils de Dieu en fonction d'un miracle attribué au prophète Élisée, qui sut faire revenir à son manche un tranchant tombé à l'eau (Reg, VI, 5-6). C'est de la même façon, nous disent les commentateurs médiévaux, que l'âme du Christ est revenue à son corps après l'avoir quitté. La mariée est presque trop belle, et elle l'est plus encore si l'on s'en remet aux commentaires allégoriques de Grégoire le Grand et de Césaire d'Arles (p. 609). Si l'on s'en tient au récit très bref du deuxième livre des Rois, on constate que le prodige accompli par Élisée au profit d'une équipe de bâtisseurs concerne la troisième fonction (fertilité, fécondité, production de biens), à laquelle la Résurrection est étroitement liée (« si le grain ne meurt »). C'est peut-être à ce niveau qu'il faudrait creuser, en deçà de l'intarissable bavardage allégorique, pour toucher au cœur du problème.

On ne saurait clore cette recension sans signaler quelques coquilles regrettables : *autiste* pour *artiste* (p. 7), *répercutions* (p. 42), *chirurgiens* (p. 231), *en tant de guerre* (p. 398), *quant pour quand* (p. 398), Jean V pour Jean IV duc de Bretagne en 1375, il fait *parti* de l'aristocratie (p. 423), les *haches d'armes qu'il a vu* (p. 478), tirer *partie* de cet avantage (p. 526), *rapelle* (p. 629), qu'il *est le chef tranché* (p. 631), etc. Enfin, le souci de Christiane Raynaud d'apprécier le nombre de haches en circulation dans la France du bas Moyen Âge est tout à fait louable, mais ses évaluations (p. 650-651) nous semblent un peu basses. Peut-on penser que les gens de labeur aient pu se contenter de 100 000 à 200 000 outils, et les gens de guerre de 3 000 à 10 000 armes? Les développements consacrés à « une

fabrication plus facile, des objets de meilleure qualité et plus nombreux » (p. 37 et suiv.), tout comme les importantes commandes passées par certains souverains, dont Philippe le Bel, laissaient espérer des chiffres globaux plus élevés.

Hervé MARTIN

RUCQUOI, Adeline (dir.), *Saint-Jacques et la France, Actes du Colloque des 18/19 janvier 2001 à la Fondation Singer-Polignac*, Paris, Le Cerf, 2003.

Réunies à l'occasion du cinquantenaire de la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle, deux journées d'études ont permis la confrontation d'historiens médiévistes français et espagnols sur le thème des relations de la France et de Saint-Jacques en Galice, une rencontre particulièrement fructueuse qui s'est traduite par la publication d'un volume d'actes aussi dense que riche.

Jean Mesnard introduit les contributions des participants par une passionnante enquête sur la réflexion d'Alphonse Dupront sur le fait pèlerin en direction de Compostelle. Tout en montrant combien sa démarche demeure d'actualité, il annonce les quatre parties qui ont rythmé les réflexions des participants, transcrites en termes simples, mais particulièrement évocateurs : vénérer, représenter, écrire et agir.

Trois contributions apportent différents éclairages sur le culte de saint Jacques au nord des Pyrénées : en Alsace (Vicente Almazan), à Paris, à travers l'étude des registres de la confrérie de saint Jacques (Annie Saunier) et, enfin, grâce à l'analyse des enseignes de pèlerinage découvertes sur la *via tolosana* (Denis Bruna).

Le culte s'adosse en effet à l'image, c'est l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage : « Représenter ».

Elle débute par une étude très riche d'Humbert Jacomet sur l'iconographie de saint Jacques en France qui fait le point avec beaucoup de précision les particularités de l'image française et comment s'impose peu à peu la représentation du saint en pèlerin. Anne Prache reprend et renouvelle le dossier déjà ancien de l'architecture des églises de pèlerinage sur la route de Saint-Jacques, tandis que Francesca Espanol et Marisa Melero-Moneo se penchent sur l'iconographie espagnole de deux saints français présents sur les routes de Compostelle, saint Léonard et saint Saturnin.

L'analyse des textes permet aussi de monter combien le culte de saint Jacques est omniprésent en France tant dans *l'Épître préliminaire du Liber sancti Jacobi* (Manuel C. Diaz y Diaz), que dans les chansons de geste françaises et chez les poètes (Pierre-Gilles Girault et Michel Zink). Nicole Bériou et Marie-Anne Polo de Beaulieu analysent la présence du pèlerinage à Compostelle dans les sermons des prédicateurs et les *exempla*.

La dernière partie intitulée « Agir » évoque les liens étroits noués entre Cluny et Saint-Jacques de Compostelle (Patrick Henriot) et l'implantation de l'ordre de Santiago en France (Philippe Josserand). La réalité matérielle du pèlerinage est décrite par une étude fouillée de Jean Glénisson sur le chemin entre Pons et Blaye et l'hôpital neuf de Pons (Pascal Even). Enfin, Francis Rapp évoque la transition avec l'époque moderne en analysant l'attitude des humanistes et des réformateurs en Alsace face au pèlerinage.

Comme le souligne Adeline Rucquoi dans sa conclusion, la richesse et la diversité des contributions font la démonstration de l'existence d'un saint